

Pierre DUFIEF

**"LA PLACE DE L'ÉCHANGE FLAUBERT-GONCOURT
DANS LE TOME IV DE LA PLÉIADE :
DE LA CORRESPONDANCE À TROIS À UNE CORRESPONDANCE À DEUX"**

L'année 1869, qui marque le passage du tome III au tome IV de la Pléiade, est une année charnière dans l'échange épistolaire Goncourt-Flaubert. Jusqu'à cette date, toutes les lettres à Gustave sauf une étaient écrites de la main de Jules et presque toujours signées Jules de Goncourt. En 1869, Jules est de plus en plus affaibli par la paralysie générale dont il va bientôt mourir. Il a pourtant encore la force de s'irriter dans les pages du *Journal* de l'arrogante bonne santé de l'ami Gustave de passage à Paris et il note le 17 juillet 1869 :

« Il nous parle de la maladie mortelle de Bouilhet avec une insouciance de pléthorique, nous blessant par la manière leste et détachée dont il nous console et nous reconforte. Et en s'en allant, le gros homme s'écrie : "C'est étonnant : moi, il me semble, dans ce moment que j'hérite de la *vigousse* de tous mes amis malades !" »

Jules, l'épistolier des deux frères qui rédigeait aussi le *Journal*, va peu à peu cesser d'écrire et passer le relais à Edmond. Dans la correspondance avec Flaubert, la passation de plume se fait en douceur, par un glissement presque imperceptible. Le 18 novembre, Jules félicite Flaubert dans un court billet après une lecture d'extraits de *L'Education sentimentale* dans les journaux. Le 24 novembre, Edmond, qui a lu *L'Education sentimentale* dans son intégralité, revient sur les impressions fugitives de Jules dans une longue lettre élogieuse qui comble le destinataire.

REVUE FLAUBERT 1 - 2001

On peut s'interroger sur les modifications que va apporter à la relation Goncourt-Flaubert l'effacement de Jules ; le cadet avait su séduire et égayer Flaubert par sa verve brillante et primesautière ; le tempérament plus réservé d'Edmond, douloureusement marqué par la disparition du frère cadet, modifie brutalement le ton de la correspondance dès 1869. C'est aussi après la mort de Jules que le nom de Goncourt commence à être connu et reconnu. Le solitaire d'Auteuil élargit le champ de ses relations. Un chiffre significatif : Jules eut 264 correspondants et j'ai compté 1425 correspondants pour Edmond. A partir de 1872, Daudet devient l'ami, le confident privilégié, un peu le substitut de Jules ; la relation avec Flaubert, longtemps considéré comme un maître, ne pouvait manquer d'évoluer tandis qu'Edmond s'affirmait comme écrivain auprès du public et surtout des jeunes auteurs.

L'échange Flaubert-Edmond dans les années qui nous intéressent est à la fois intense et intermittent. La correspondance n'est pas comme avec Sand ou même Tourguéniev une sorte de journal suivi mais c'est une succession de séquences, de moments dotés d'autonomie qui se caractérisent par une grande diversité de tons et un continuel changement de rôles des protagonistes.

Abordons les différentes étapes de cette relation forte mais décousue qui donne une correspondance aux allures impressionnistes.

* Le moment fort de cette période est assurément celui de la maladie de Jules, celui du deuil d'Edmond où Flaubert joue le rôle de confident privilégié et de consolateur. D'un côté, nous avons les lettres dramatiques, pathétiques puis élégiaques d'Edmond, de l'autre les épîtres de Flaubert qui cultive l'art de la consolation et joue sur les divers registres de la lettre de condoléances.

Le *Journal* de l'année 1869-1870 est souvent une chronique médicale, qui nous raconte l'évolution de la paralysie générale de Jules jusqu'à sa mort le lundi 20 juin 1870. La correspondance avec Flaubert reprend les informations du *Journal* mais pousse plus avant dans la confiance. Edmond ne dit pas tout dans son *Journal* qu'il censure comme le montre cette note du 16 août 1869 :

REVUE FLAUBERT 1 - 2001

« Une obsession depuis quelques jours, une tentation que je ne veux pas écrire ici. Si je ne l'aimais trop ou peut-être pas assez pour cela... ».

Le *Journal* qui révèle les secrets cachés des autres n'est pas pour Goncourt un journal intime ; c'est la correspondance qui nous conduit au cœur de l'intimité et nous révèle ce qui est tu par le *Journal*. La lettre à Flaubert du 4 juin 1870 doit être citée dans son intégralité car elle témoigne de la qualité exceptionnelle de la relation entre Edmond et Gustave, lors de la redoutable épreuve de la maladie de Jules, Flaubert se voit confier une dramatique tentation cachée à tous par Goncourt.

« Mon cher Flaubert,

Vous avez raison de me plaindre, je crois qu'il n'y a pas de souffrance semblable à celle que j'éprouve depuis huit mois : je m'étonne d'y survivre. Voir mourir peu à peu, jour par jour, une intelligence que vous avez connue si vive, si ironique, passer des journées avec un vivant aimé dont on ne peut arracher quatre paroles, être du matin au soir en tête à tête avec une absorption qui regarde le vide de ses paupières battantes, avec une tristesse impossible, la tristesse que devait avoir les hommes changés en bêtes par les enchanteurs de l'antiquité ; sentir dans l'indifférence absolue, dans l'inintérêt de tout qui l'a envahi même baisser, s'engourdir l'affection fraternelle : je souffre cela. Et cependant il y a chez lui un besoin si absolu de moi, qu'il ne peut se passer de ma personne une minute, et quand désolé et malade je me jette sur un lit dans la journée voulant dormir, voulant oublier, le pauvre inoccupé me tracasse jusqu'à ce que je me lève pour tenir compagnie à son silence, et à son absence d'auprès de moi. Tout cela est bien cruel, et celui qu'on appelle le Bon Dieu a inventé à mon usage quelque chose qui ne laisse rien à désirer... Croyez bien que j'avais eu l'idée d'en finir d'un coup, tout avait été arrangé, préparé : même la lettre au commissaire de police ; je lui brûlai la cervelle et puis après à moi, mais presque au moment de réaliser mon projet, dans un mouvement d'impatience, de colère, de désespoir à propos de je ne sais quel entêtement stupide de sa part, l'ayant pris au collet, mon frère, je puis dire mon enfant, à ma violence, à mon regard, leva sur moi des yeux à la fois si étonnés et si pleins de la terreur d'un enfant que mes mains le lâchèrent et que je me sentis tout à fait et pour jamais incapable de le tuer. – Cela est pour vous seul ; pas un mot à qui que ce soit. Il faut donc vivre.

REVUE FLAUBERT 1 - 2001

Quand il parle de lui, de sa littérature, de ses livres il en parle toujours au passé, il a un *c'était* doux et triste qui me fait monter les larmes aux yeux, et cela nous arrive au moment où il avait atteint son entier développement, quand nous étions à peu près maîtres de notre outil, que nous avions toute une série de romans que nous avions gardée pour notre maturité.

Et puis pour une maladie comme cela il n'y a ni médecins ni médecine, il n'y a que les bizarreries de la nature, les crises miraculeuses, et les crise miraculeuses sont rares, elles se font pour des bourgeois que je vois à l'hydrothérapie, pour des intelligences qui retournent à leur comptoir ou à leur bureau.

Ce que nous allons faire, je n'en sais rien, mais rien, je voudrais le sortir de notre maison, l'emmener quelque part, n'importe où, mais un déplacement dépend de sa santé physique, bonne un jour, mauvaise un autre, que sais-je, d'un souffle de vent nord est, ou d'un caprice que je n'aurai pas le courage de forcer.

Parfois quelques heures bonnes, l'apparence d'un sourire : un réveil d'un moment, des lueurs qui semblent comme un soulèvement et une révolte de la pensée, et le lendemain un abattement pire que les jours précédents, vous faisant retomber du haut d'une espérance folle dans les fins fonds du navrement.

Je ne vais nulle par, je ne vois personne ; errer dans les allées écartées du Bois de Boulogne est toute notre vie ; quelquefois pour le changer, je l'emmène dîner dans quelque restaurant inconnu de Paris, me glissant dans les rues comme un voleur, cherchant à lui éviter toute rencontre, tout contact avec ceux qui l'ont connu.

Ecrivez-moi, ne craignez pas de me parler de vous. Je vous ai si peu vu cette année, parlez-moi longuement de vous, de ce que vous faites, de vos projets et croyez cher ami que je suis bien reconnaissant et bien touché du haut intérêt que vous prenez aux deux frères.

Je vous embrasse comme je vous aime.

E. DE GONCOURT »

La curieuse destinée de cette lettre mérite d'être relatée en quelques mots. Edmond demanda à M^{me} Commanville de la récupérer lorsque celle-ci lui donna les lettres de Jules à Flaubert pour le volume de *Correspondance* publiée en 1885. Edmond voulait alors brûler la fameuse lettre puis il réfléchit et ému par sa propre émotion passée songea que la faire

REVUE FLAUBERT 1 - 2001

connaître, après sa mort, ne pourrait nuire à son image posthume ; il confia alors la missive aux Daudet, oubliant les pudeurs passées du *Journal*. A côté de ce témoignage poignant, la correspondance avec Gustave développe aussi les thèmes élegiaques du souvenir, de la nostalgie, lorsque Goncourt réfugié chez ses parents dans l'Aube évoque les moments heureux du temps passé.

Quand on lit les confidences de la correspondance à Flaubert de 1869 à 1871, on ne peut manquer d'être surpris par le ton si souvent critique du *Journal* à l'égard de Flaubert, ce Normand encombrant et tonitruant. Il faut bien parler d'un double langage des Goncourt. Mais suffit-il pour expliquer ce double langage de taxer les deux frères et Edmond après la mort de Jules d'hypocrisie ? Le *Journal* sert d'exutoire après des rencontres parfois irritantes où les Bichons se sentent écrasés par la trop forte présence physique de Flaubert.

Le *Journal* est un peu une thérapie pour complexés de disciples qui déprécient un rival pour exalter leur image auprès de la postérité. S'adressant à la postérité le *Journal* semble échapper aux censures de l'environnement, aux inimitiés que ne manqueraient pas de procurer certaines vérités pas toujours bonnes à dire, mais ces vérités-là sont-elles essentielles ? Aux moments de grandes détresses, la postérité est un confident bien abstrait et l'on ressent le besoin de se confier à des proches. Nous ne voulons pas minimiser l'intérêt du *Journal* comme témoignage unique sur une époque mais peut-être réduire sa valeur de document humain pour la connaissance des Goncourt ; le *Journal* nous les montre souvent mesquins, acrimonieux car c'est à leur *Journal* qu'ils confient les petites choses, les médisances, les mesquineries, les amertumes et les jalousies. Mais c'est dans la correspondance qu'ils expriment leurs sentiments, leur tendresse, leur détresse, qu'ils redeviennent enfin humains.

Ces lettres douloureuses s'inscrivent parfaitement dans le cadre endeuillé de la correspondance de Flaubert qui pleure alors la disparition de nombre de ses proches et qui écrit à Edmond le 5 juin 1870 :

« Le souvenir de mes amis disparus m'amène fatalement le vôtre. Le bilan est joli depuis un an. Feydau, votre frère, Bouilhet, Sainte-Beuve et Duplan. Voilà des idées qui sont comme autant de tombeaux, au milieu desquels je me promène ! »

REVUE FLAUBERT 1 - 2001

Flaubert s'emploie à reconforter son interlocuteur éprouvé mais il se tait lorsque la douleur est la plus cruelle. Il est présent aux obsèques de Jules le 22 juin et envoie un mot de consolation extrêmement bref de Croisset, où il se contente de dire à Edmond deux jours plus tard :

« Envoyez-moi à Croisset de vos nouvelles.

Je pense plus souvent à vous que vous ne le croyez peut-être et je vous plains comme je vous aime, c'est-à-dire profondément.

Mille bonnes poignées de mains. »

Goncourt conservera précieusement cette lettre avec toutes celles d'amis connus qu'il reçut lors de la mort de son frère et les recueillit dans une nécrologie, ouvrage relié en plein maroquin noir par Lortic avec sur la couverture un portrait de Jules en émail par Claudius Popelin. Un objet qui n'aurait pas déparé la bibliothèque d'un esthète fin de siècle, ce que fut d'ailleurs l'auteur de *La Maison d'un artiste*.

Ainsi pour Flaubert, la vraie lettre de condoléances est impossible ; il revient sur cette idée le 4 juillet 1870 :

« Vous ne me jugez pas assez sot pour essayer de vous offrir des consolations ? Je vous engage, au contraire, à vous plonger dans votre désespoir de toutes vos forces. Il faut qu'il vous fatigue et qu'il arrive, à force d'obsession à vous ennuyer. »

Poursuivant sa thérapie de la douleur, Flaubert exprime sa compassion : il tente de divertir son ami en lui donnant des nouvelles. Parfois aussi, mais plus tard, il expose à son interlocuteur sa philosophie face au désespoir et lui tient le 22 septembre 1874 des propos qui rappellent sa correspondance avec M^{lle} Leroyer de Chantepie :

« Quand on réfléchit un peu sérieusement, on est tenté de se casser la gueule. C'est pourquoi il faut agir. Le livre qu'on lit a beau être bête, il importe de le finir. Celui qu'on entreprend peut être idiot, n'importe ! Ecrivons-le ! La fin de *Candide* : "Cultivons notre jardin" est la plus grande leçon de morale qui existe. Je ne comprends pas que vous passiez

REVUE FLAUBERT 1 - 2001

vos temps à pêcher et à chasser. Soyez sûr que ce sont des occupations funestes. La “distraction” ne distrait pas – pas plus que les excitants n’excitent. J’ai beau être névropathe, au fond je suis un sage. Or je vous conjure, je vous supplie de vous remettre à la besogne bravement, sans tourner la tête derrière vous. »

Flaubert se fait le directeur de conscience d’Edmond et il participe donc avec Daudet à l’amicale coalition qui va ramener le solitaire d’Auteuil à l’écriture, au roman. C’est à Daudet et à Flaubert que nous devons *La Fille Elisa* et *Les Frères Zemganno*.

* Une seconde séquence de la correspondance est consacrée à la guerre de 1870 et à la Commune. Nous ne disposons que de quelques billets pour cette période. Les circonstances expliquent un long silence. Les communications étaient devenues impossibles avec Paris assiégé où Edmond était resté. Le 1^{er} février 1871, Flaubert rétablit le contact par une question paradoxale :

« Etes-vous tué ?

Comme j’ai pensé à vous depuis quelques mois ! »

La correspondance avec Flaubert dans ces mois troublés ne contient pas de ces témoignages, pas de ces choses vues sur la guerre comme on en trouve tant dans le *Journal* d’Edmond. Du côté de Flaubert, pas de ces méditations sur les événements qui nourrissent alors l’échange avec Sand.

Les lettres de Goncourt marquent le triomphe du quotidien sur les grands bouleversements, le retour au banal et au dérisoire ; la catastrophe historique se lit seulement en filigrane. Edmond s’inquiète auprès de Flaubert le 17 juin 1879, mais il ne s’agit pas du destin de la patrie :

« J’ai laissé chez vous un parapluie, – le parapluie d’un voisin que je ne connais pas, – c’est grave, voudriez-vous demander à votre pipelet de le tenir à ma disposition. Je suis dans le tintamarre des couvreurs et des vitriers. »

REVUE FLAUBERT 1 - 2001

* Le retour à la vie normale marque la reprise d'une vie sociale dans laquelle Flaubert continue à jouer le rôle de coordonateur, de relais d'un petit groupe d'amis. Il organise des rencontres, convie Edmond à soutenir *Mademoiselle Aïssé*, la pièce de Bouilhet ; il amène Tourguéniev chez Goncourt le 22 mars 1872 ; le 2 mai 1873, il convie Goncourt à dîner avec Sand et Tourguéniev. Toute une série de petits billets programme, reporte, décommande des repas, des visites, des sorties, qui témoignent d'une vie sociale active. A partir du début de l'année 1875, Flaubert est au cœur du fameux dîner des Cinq ou dîner des auteurs sifflées.

* La correspondance est aussi échange d'informations. Les Goncourt renseignaient Flaubert pour tout ce qui était problème d'esthétique et pour toutes les questions relatives au XVIII^e siècle, période pour laquelle même l'historien Michelet leur reconnaissait le rôle d'experts incontestables. Toujours soucieux de précision à l'extrême, Flaubert interroge Edmond à propos des costumes de *Mademoiselle Aïssé*, la petite circasienne accueillie à la Cour de Louis XV à laquelle Bouilhet avait consacré une pièce ; il veut absolument savoir si l'on portait de la poudre sous la Régence. Les questions de costumes et de mise en scène occupent les lettres des 11, 12 et 15 décembre 1871.

* Les lettres de Flaubert sont enfin des lettres de remerciements lorsque Edmond lui adresse *La Patrie en danger* ou *Gavarni*. Flaubert pratique selon son habitude cette critique d'humeur qui tente de faire revivre auprès du destinataire les impressions ressenties lors de la lecture. Cette critique très oralisée sélectionne et commente quelques passages avec enthousiasme. Gustave, après avoir lu *Gavarni*, loue Edmond de son art de la composition, de la continuité de son écriture qui intègre parfaitement les citations mais il apprécie surtout l'art de la reconstitution historique des deux frères :

« J'ai été séduit dès les premières pages par la *couleur historique* que vous avez su donner aux premières années de *Gavarni*. Quel drôle d'homme ! et quelle drôle de vie ! quelle morale loin de nous ! Après chaque paragraphe, on rêve. » (lettre du 25 juin 1873).

REVUE FLAUBERT 1 - 2001

Dans ces pages de critiques littéraires, les lettres retrouvent un style connu. Il faut pourtant noter à partir de 1869 un radical changement de ton dans la correspondance. Les deuils, les malheurs de la défaite expliquent la disparition du style carabin chez Flaubert tandis qu'avec la mort de Jules s'éteignait une veine épistolaire primesautière, coruscante, potache, qui ne reculait pas devant les plaisanteries salaces par mimétisme avec le destinataire. Ainsi s'était créée une écriture d'une grande complicité et qui est désormais tarie.

Les lettres, avec la lecture en contrepoint du *Journal*, permettent de faire le bilan de l'évolution de la relation Edmond-Gustave en ces années. Gustave semble s'être encore rapproché d'Edmond. Tous deux ont le même âge. Ils ont désormais le sentiment d'appartenir à une autre génération, d'être d'un autre monde ; ils n'ont que recul et dédain pour une littérature qui se commercialise de plus en plus et continuent à vivre la littérature comme un véritable sacerdoce. Ils sont ensemble entrés dans la phase sombre de l'existence : deuils, ennuis d'argent, problèmes de santé, tous ces maux les frappent au même moment. Rien d'étonnant donc que Gustave soit le confident privilégié de Goncourt.

Et pourtant le *Journal* continue à émettre des réserves sur Flaubert. Loin de s'intensifier, la correspondance s'espace. Lorsqu'il est ruiné, Flaubert tarde à informer Goncourt. Les deux quinquagénaires, marqués par la vie, en étaient sans doute arrivés au moment où l'on a besoin auprès de soi de la jeunesse revigorante d'un disciple en pleine ascension, rôle joué par Daudet auprès d'Edmond et par Maupassant auprès de Gustave.